Émilie SÉRIS, *Les étoiles de Némésis. La rhétorique de la mémoire dans la poésie d'Ange Politien (1454-1494)* (Travaux d'Humanisme et Renaissance, nº CCCLIX) : Genève, Droz, 2002, 494 pages.

Plaçant l'œuvre de Politien sous le signe de Némésis qui « exprime à la fois une angoisse existentielle devant la corruption du temps et le désir de gloire et d'immortalité du poète », et dont « la parure d'étoiles, attribut qui distingue la Némésis de Politien, est... un emblème du fonctionnement mnémonique de sa poésie », É. SÉRIS cherche à montrer que la mémoire est la visée unificatrice de l'œuvre, latine et italienne, de Politien. Après avoir situé Politien par rapport aux théories antiques sur la mémoire (Platon, Aristote, la *Rhétorique à Herennius*, Cicéron et Quintilien), elle explore l'édifice de la mémoire de Politien en recensant les lieux et images de mémoire que sa poésie a enregistrés à des fins politiques (première partie : Laurent le Magnifique, Julien et les Gonzague), éthiques (deuxième partie : les allégories des passions, le mythe de Vénus, *Carpe diem*) ou poétiques (troisième partie : le calendrier des travaux, le catalogue des poètes, Galatée) : la mémoire a pour fonction d'immortaliser les princes, d'exprimer la quête personnelle du bonheur et de transmettre les lettres antiques. Dans chacune de ces parties, l'analyse des procédés stylistiques de sa rhétorique de la mémoire permet de déterminer dans quelle mesure Politien reprend le modèle mnémonique cicéronien (mémoire politique) ou s'en écarte (mémoire éthique et littéraire).

L'auteur a conscience des difficultés de son entreprise, qui constitue une vraie thèse (mais la réflexion théorique sur les images de mémoire, comme l'auteur lui-même en a conscience, devra être approfondie), et des risques de simplification que comporte sa démarche (p. 33). De fait on est parfois gêné par des simplifications abusives qui estompent les nuances, mais aussi par l'artifice de certains montages (les parallèles entre œuvres littéraires et œuvres d'art sont souvent ambigus et délicats à interpréter), par des confusions ou des contradictions. Quand Politien use d'images pathétiques, agit-il sur la « mémoire », comme le veut É. SÉRIS, ou sur la sensibilité de son lecteur ? Peut-on affirmer sans démonstration que « Politien assimile Poésie et Philosophie » (p. 31) pour s'interroger dès la page suivante (p. 32) : « dans quelle mesure poésie et philosophie se confondent-elles effectivement chez Politien ? » Une poésie imitative a-t-elle pour but de transmettre la mémoire des textes littéraires antérieurs... ou d'apporter, dans une *aemulatio*, une vision nouvelle ou une lecture personnelle ? L'esthétique de la *copiosa uarietas* fait miroiter les souvenirs littéraires, mais est-ce pour faire résonner les accents des poètes du passé, ou pour leur donner des accents nouveaux ? La p. 415 contredit heureusement sur ce point la fin de l'introduction, mais la conclusion d'ensemble (p. 421-422) revient à cette vision réductrice de l'imitation : le mythe de Polyphème et Galatée sert-il à rappeler à la mémoire les mots de la neuvième idylle de Théocrite ? Pour moi, l'allusion littéraire n'est qu'un moyen, et non une fin en soi. Je ne m'attacherai pas à relever quelques erreurs (mais j'aimerais voir disparaître de la p. 422 « la onzième bucolique de Virgile ») ou désaccords de détail et certaines traductions devraient être plus précises : quand on place au cœur de l'écriture de Politien une « profonde angoisse du vide », on ne doit pas escamoter le terme *uacuus* dans la traduction du passage qui fonde cette analyse (p. 9 *uacuo in aere* rendu par « au sein des espaces aériens ». De même, on aurait aimé, en plus des index des noms et des matières, un index des passages cités.

Malgré ces réserves de méthode ou de détail, le livre d'É. SÉRIS constitue une importante contribution à l'étude de l'imaginaire et de la poétique de Politien. Il a

le mérite d'embrasser la totalité de l'œuvre, latine et italienne, en la replaçant dans son contexte artistique et esthétique. Outre de nombreuses excellentes analyses de détail et une très riche bibliographie, il met bien en évidence un point capital occulté par bon nombre de critiques : l'épicurisme de Politien (voir conclusion, p. 420-421 : *uoluptas* et *carpe diem*). Contrairement à une image simpliste très répandue, la Florence de Laurent le Magnifique n'est pas exclusivement néoplatonicienne.

Jean-Louis CHARLET.